

Caudillo rouge

Par [Laurent Joffrin, Directeur de la publication de Libération](#) — 21 mai 2018 à 12:56

Et aussi

Le Festival de Cannes n'est plus ce qu'il était, disent *Variety* et *Hollywood Reporter*, organes quasi officiels de l'industrie cinématographique américaine, avec des échos dans la presse française. Moins de stars, moins de blockbusters, moins de soirées glamour, moins de business au marché du film. Tout n'est pas faux là-dedans, même si les critères retenus sont très américains. [L'édition 2018](#), post-soixante-dixième anniversaire, fut sans doute moins éclatante que l'année dernière. Mais Cannes, quoique concurrencé par Toronto ou par les Oscars, reste l'un des deux ou trois festivals de cinéma les plus importants au monde. Il y a dans ces réquisitoires une part de politique. Cannes a été créé par un ministre du Front populaire, Jean Zay, entre autres pour faire pièce au très mussolinien festival de Venise. Lancé à la Libération, sans Jean Zay, assassiné par la milice, il apporta sa pierre à la reconstruction du pays. C'est d'ailleurs la CGT, dans un élan patriotique, qui a construit à marche forcée le premier Palais des festivals. Cannes s'imposa ensuite comme un contrepoint, ou un antidote, à la domination mondiale de Hollywood. Cette résilience agace l'industrie du rêve : elle souffre mal ce gros village gaulois qui résiste à son hégémonie culturelle. D'où des critiques récurrentes portées contre le cinéma français ou européen : élitisme, refus de la seule logique de l'audience, subventions, réglementation, «chronologie des médias», etc.

Il faut donc rappeler quelques fondamentaux : sans son système d'intervention publique et de régulation par la loi, le cinéma français aurait été, comme tant de cinémas à travers le monde, ramené à la portion congrue par Hollywood. Le volontarisme a payé : les productions françaises gardent quelque 40% de part de marché en France ; l'argent des producteurs, abondé par celui de la télévision contrainte de donner son écot, va aussi à de grands réalisateurs étrangers non-américains. Sans ce festival qui donne le pouvoir de récompense – l'attribution des palmes – à un jury pour l'essentiel indépendant, le cinéma d'auteur, les réalisateurs des pays du Sud, les films plus difficiles ou plus expérimentaux, seraient privés d'une vitrine décisive et d'un lieu d'échange précieux. Les Oscars ne s'embarrassent pas de ces considérations. A 95%, ils vont à des films américains ; c'est le provincialisme des forts.

Tous ceux qui sont attachés au pluralisme culturel, à la défense de la diversité créative, doivent défendre le Festival. Il doit s'améliorer, se battre, faire preuve d'intelligence stratégique et tactique ? A coup sûr. Mais il doit vivre. Yes we Cannes...